A. VANESTE
10, Rue Faidherbe, LILLE
Choix le plus complet de
BAGUES DE FIANÇAILLES
JOYAUX
pour
CORBEILLES DE MARIAGE

Journal de Roubaix

AU SOLEIL D'OR
Place du Théâtre
LILLE
BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE
Grand choix de
Cadeaux p. Mariages
Spécialité de
Garnitures de Cheminées

Cinquante-et-unième année. — N° 2. Directeur-propriétaire : ALFRED REBOUX MARDI 2 JANVIER 1906.

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements { Trois mois..... 5 francs / Six mois..... 9 — / Un an..... 18 —
Les autres Départements et l'Étranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

5 Centimes

BUREAUX ET RÉDACTION :
ROUBAIX : 71, Grande-Rue ‡ TOURCOING : 5, rue Carnot
ÉDITION DU MATIN

5 Centimes

ABONNEMENTS & ANNONCES
A Roubaix..... Aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71
A Tourcoing..... Aux bureaux du journal, rue Carnot, 5 ;
A Mouscron..... Chez M. Henri Larbaye, rue de la Station ;
A Paris et à Bruxelles Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans toutes les Bibliothèques des gares et dans les principaux kiosques.

A l'occasion du premier jour de l'An, le *Journal de Roubaix* ne paraîtra pas demain.

SIX Pages 5 Centimes

CHRONIQUE

LE DEVOIR

Un vilain temps pour un facteur rural... Le vent soufflait, un vent du Nord, glacial et âcre, qui ramassait la neige et la promenait en tourbillons sur les champs ; de petits flocons se balançaient encore dans l'air comme s'ils tombaient à regret de ce ciel bas qui écrasait la terre de son immensité de plomb.

Jean Huret, facteur à Saint-Pierre, petit village du Dauphiné, était parti, comme d'habitude, pour sa tournée. Il suivait un chemin étroit, au ras des champs, bordé d'une double rangée de treilles qui semblaient, ce jour-là, mortes, tuées par le froid. Et, tout en marchant, il se rappelait avec amertume les matins magnifiques du printemps.

Si brave qu'il soit, il bougonne tout en allant aussi vite qu'il peut dans cette neige où il enfonce jusqu'à mi-jambe.

Il pense à la lettre qu'il porte dans son sac. Comme elle vient de loin, cette petite lettre !... et comme elle va faire plaisir à ceux qui l'attendent là-bas, derrière le coteau embrumé !... Songez, ce sont deux pauvres vieux qui n'ont qu'un fils. La fille, la Zélie — il ne faut plus en parler — est partie un beau jour pour la ville et n'est plus revenue. Toute leur affection s'est donc reportée avec plus de force sur le garçon. Au moins, celui-ci restera sous le toit qui abrita son enfance, il cultivera ce sol qu'ont arrosé les sueurs des aïeux, et, la tâche accomplie, il ira dormir sans regret dans l'étroit enclos où dorment tant de générations. Mais les vingt ans sont venus, trop vite hélas ! Il va tirer au sort. Il amène le numéro deux. Le voilà soldat de marine à Toulon, prenant son sort en patience, écrivant de temps à autre pour demander un peu d'argent, surtout pour avoir des nouvelles de la promise, Tiennette, qui a juré au départ de l'attendre fidèle. « Je pars, dit-il naïvement, nous partons pour le Tonkin, un mauvais pays, racontent les camarades qui en reviennent ; quand même, dites bien à Tiennette de ne pas m'oublier. » Depuis cette lettre, plus de nouvelles...

Les semaines, les mois, se passent dans une attente anxieuse. Oh ! comme c'est douloureux, cette espérance qui naît avec chaque aurore pour s'éteindre bientôt dès le passage du facteur ! Tous les matins ils sont là, les deux vieux, le guettant du seuil de leur porte et, quand ils l'aperçoivent de loin :

— Eh ! Huret, y a-t-il quelque chose rapport à nous ?

Et le facteur fait un signe de la tête : rien.

Hier, ç'a été encore plus lamentable que d'habitude. La mère poussait des cris à fendre l'âme, se cognait contre les murs, désespérée, tandis que son homme, la tête basse, s'essuyait les yeux du revers de sa main calleuse, car il sentait lui aussi les larmes gonfler ses paupières. Mais, aujourd'hui, la voilà, la petite lettre... Elle est dans le sac de cuir.

Et Huret, malgré le vent et la neige qui retardent sa marche, avance toujours... S'il pouvait courir !....

Pourtant, dire que sa femme avait essayé de le retenir :

— Pour une lettre, une seule, tu la porteras bien demain, va. Ce n'est pas un temps à mettre un homme dehors.

Mais il n'avait voulu rien entendre, et, après avoir bouclé ses guêtres en cuir jaune, s'être enveloppé dans son large caban bleu de ciel, il était parti avec un bon courage...

Son esprit revole vers son intérieur si propret et si chaud. Il se voit, comme deux heures auparavant, mangeant au coin de la table son assiette de soupe, tandis que sa femme, assise à ses côtés, allaite son plus jeune qui se débat comme un vrai diablotin. L'aîné, un garçonnet de quatre ans, taquine le chat étendu devant le feu... Tout en marchant il revoit la scène dans tous ses détails, sans s'occuper du vent ni de la neige qui tombe plus serrée de minute en minute. Puissance de l'imagination ! Il entend encore chantonner la marmite dans laquelle boue la pâtée du porc qu'ils vont, suivant la coutume dauphinoise, saigner la semaine de Noël. Et il rêve de son chez lui... Comme il doit faire bon, là-bas !....

Le vent redouble, la neige tombe plus pressée, plus lourde, et Huret n'avance qu'à grand'peine. Il sent le froid qui le pénètre jusqu'aux os : ses jambes se raidissent, une épouvante vague s'empare de lui. La neige l'aveugle, et il reste, par moments, immobile, ne sachant plus s'il doit avancer ou reculer. Il ne voit, devant ses yeux qui clignotent, que le papillottement incessant des flocons. Il tremble de froid, et aussi de terreur. Va-t-il mourir là, dans cette tempête ! Des histoires d'hommes ensevelis sous les neiges lui reviennent en foule, sans ordre, à la mémoire. Il se sent abandonné, un cri d'angoisse s'échappe de ses lèvres glacées : Au secours !... au secours !... Il entrevoit, par les courts instants de répit, une maison à peu de distance, que l'on dirait enfouie, écrasée sous la neige ; et il tend les bras vers elle ainsi que le marin en détresse aperçevant au loin la mâture d'un navire.

Un aboiement se fait entendre... Il écoute, il attend... Quelqu'un viendrait-il de son côté ? Serait-ce le signal du secours ? Mais non, personne ne vient. Ce n'est qu'un long hurlement d'effroi, le cri sinistre d'un chien qui se lamente dans le lointain.

Pourtant, il marche encore, le cerveau en feu, les yeux agrandis par l'épouvante. De nouveau, de toutes ses forces, cette fois, il crie : Au secours ! au secours ! et ce cri désespéré s'éteint, étouffé par les bruits lourds, écrasants de la tourmente. Alors, vaincu, il n'essaie plus même de lutter. Le vent l'entraîne, il tombe sur les genoux, ses tempes battent, il entend seulement à son oreille comme un bourdonnement de guêpes qui s'accentue de seconde en seconde.

Mais voilà que, tout à coup, dans sa tête en feu, surgit le souvenir de sa famille, qui l'attend au coin de l'âtre. Sa femme, ses enfants — ce petit monde qu'il nourrit de son dur labeur — il ne les reverra donc plus jamais, jamais... Est-ce possible, cela ? Il se relève. Il veut vivre, vivre pour ses petits. Que deviendraient-ils sans lui ? Et il retrouve toute son énergie, et il avance encore, courbé en deux, malgré l'ouragan de plus en plus furieux. Maintenant la neige lui monte jusqu'aux genoux, ses dents claquent, mais une pensée le soutient : les petits !

Miséricorde ! le sol manque sous ses pieds, il glisse, il roule, et devant ses yeux passe, rapide comme l'éclair, la vision inexprimable de la Mort. Un cri, un seul cri, brusquement coupé, et Huret disparaît dans un ravin.

. . . . . .

Et la neige tombe, tombe encore, recouvrant, comme un linceul d'hermine, cette humble victime du devoir.

A l'entrée du village, dans une petite maison, une figure anxieuse de femme, collée contre les vitres engivrées, regarde le chemin par lequel doit revenir son mari. Elle tient dans ses bras son plus jeune, qui tapote le carreau de ses petits doigts. A côté d'elle émerge une tête blonde : c'est l'aîné qui comprend déjà et qui dit :

— M'man, pourquoi le p'pa ne revient-il pas ?

Mais le bébé, réjoui par les flocons qui amusent son œil, tapote de plus belle la vitre, ses cris retentissent joyeusement dans la maison.

Pauvre enfant ! il sourit à la neige qui tombe...

EUGÈNE DREVETON.

BULLETIN

31 janvier.

La presse allemande continue à commenter d'une façon menaçante les appréciations de la presse française sur les paroles de Guillaume II.

Un journal parisien publie une déclaration d'Edouard VII, qui paraît être une réponse à celle de l'empereur d'Allemagne.

Les journaux anglais affirment de nouveau que l'Angleterre prêterait son concours à la France si l'Allemagne nous attaquait sans motif plausible.

— x —

La condamnation des sans-patrie, par le jury de la Seine, a produit la meilleure impression dans le monde politique.

— x —

Le Ministre de l'Intérieur a décidé d'attribuer, à M. Casimir-Perier, ancien Président de la République, la médaille d'or de l'assistance publique.

— x —

Les troupes du gouvernement russe ont emporté d'assaut une usine de Moscou où s'étaient retranchées les bandes révolutionnaires avec leurs chefs. On compte que l'insurrection est vaincue.

— x —

Une scène sanglante s'est déroulée dans un bal à Roubaix. Deux agents de police ont été violemment malmenés par des repris de justice.

INFORMATIONS

Le mouvement des Caisses d'épargne

Paris, 31 décembre. — Voici le relevé des opérations des caisses d'épargne ordinaires avec la Caisse des dépôts et consignations, du 21 au 31 décembre 1905 : Dépôts de fonds, 4,621,249 fr. 48 ; retraits de fonds, 5 millions 265,355 fr. 06. Excédent de dépôts, 644.105 francs 58 cent. — Excédent de dépôts, du 1er janvier au 31 décembre 1905, 27.444.964 fr. 93.

La séparation

Paris, 31 décembre. — M. Groussau, député du Nord, vient de prévenir le gouvernement, qu'il l'interpellera sur le décret du 29 décembre concernant l'inventaire des biens ecclésiastiques.

La crise municipale à Limoges

Limoges, 31 décembre. — Les membres de la majorité collectiviste du Conseil municipal de Limoges, réunis hier soir, ont décidé d'adresser au préfet leur démission collective. La liste de démission comprend dix-neuf noms, y compris celui du maire, M. Labussière. Comme il y a déjà trois vacances au Conseil, les électeurs auront à nommer prochainement 22 conseillers.

On assure que les socialistes unifiés se représenteront, et qu'ils placeront le nom de M. Labussière en tête de leur liste.

Le canal des deux mers

Paris, 31 décembre. — M. Gauthier, ministre des Travaux publics, vient d'instituer une Commission, chargée de dresser l'avant-projet du canal des deux mers, considéré, tant au point de vue commercial, qu'au point de vue stratégique.

Cette Commission se composera de trois inspecteurs généraux, deux ingénieurs en chef des Ponts-et-Chaussées, et un ingénieur en chef du ministère de la marine. M. Babinet, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, est chargé tout spécialement du service des études ; il lui sera adjoint pour cela un certain nombre d'agents qui auront à procéder aux opérations de recherches et d'études sur les lieux mêmes.

L'escadre du Nord

Brest, 31 décembre. — Le contre-amiral Puech, commandant la division des croiseurs cuirassés de l'escadre du Nord, a passé hier d'inspection détaillée de l'*Amiral-Aube* ; il s'est entretenu avec les officiers, et a passé l'équipage en revue.

L'amiral s'est ensuite rendu à bord du contre-torpilleur *Baliste*, de l'escadre du Nord, qu'il a visité en détail. On pense que le *Masséna* et le *Léon-Gambetta* sortiront mercredi ou jeudi des formes de radoub, pour aller en rade.

Mort de Mgr Pili, premier camérier du Pape

Rome, 31 décembre. — On annonce la mort subite de Mgr Pili, premier camérier du Pape. Il avait servi Pie IX, Léon XIII et Pie X.

LES ŒUVRES D'ASSISTANCE PUBLIQUE ET M. CASIMIR-PERIER

Une médaille d'or décernée à l'ancien Président de la République

Paris, 31 décembre. — M. Casimir-Perier va recevoir la médaille d'or de l'assistance publique. Le Ministre de l'Intérieur a décidé d'attribuer cette haute distinction à l'ancien Président de la République, en témoignage de la gratitude que lui réserve le gouvernement pour son dévouement aux œuvres d'assistance publique. Cette récompense est rarement accordée. Une des titulaires de cette médaille d'or est Mme Emile Loubet.

M. Casimir-Perier n'a jamais cessé de s'intéresser aux œuvres d'assistance sociale, d'hygiène, de solidarité. Il a redoublé d'efforts, depuis qu'il a volontairement quitté le pouvoir, et son concours actif a permis à des associations du plus haut intérêt de se développer et d'étendre leur bienfaisante influence.

Au comité international des congrès d'assistance publique et de bienfaisance privée, à l'Alliance d'hygiène sociale qu'il préside, M. Casimir-Perier poursuit depuis plusieurs années la plus féconde des tâches, coordonnant de multiples efforts jusqu'à ce jour dispersés, suscitant d'utiles initiatives, bref justifiant par un incessant apostolat l'hommage que le Ministre de l'Intérieur lui rend aujourd'hui.

LA RETRAITE DU GÉNÉRAL LEJOINDRE

L'ordre du jour d'adieux

Bordeaux, 31 décembre. — Le général Le Joindre, commandant la 35e division, a adressé aux troupes de sa division l'ordre du jour suivant :

« *Atteint par la limite d'âge, je vous fais mes adieux.*

» *Exilé de ma province natale, par suite de son annexion à l'empire d'Allemagne, j'ai vécu depuis trente-cinq ans, avec l'espoir de la voir redevenue française. Il ne m'aura pas été donné de jouir de ce suprême bonheur. Plus heureux que moi peut-être, verrez-vous ce jour de gloire, que chante notre vieille « Marseillaise ». Personne alors plus que votre ancien général n'applaudira à vos succès !*

» *Les soldats de la première République ont vaincu à Valmy aux cris de : « Vive la Nation ! » et ils ont fondé la liberté en repoussant l'invasion étrangère.*

» *Voudriez-vous être indignes de vos ancêtres en laissant triompher les théories criminelles des sans-patrie ? La France, une fois désarmée perdrait vite son indépendance.*

» *Ayez vos cartouches toujours prêtes, travaillez sans relâche pour savoir les utiliser quand il le faudra ! Surtout, aimez la Patrie ! Aimez-la de toutes les fibres de votre cœur ! Aimez-la grande, forte et libre.*

» *Je salue vos drapeaux et vous prie de croire à toute mon affection.* » *Général Le Joindre.* »

LA SITUATION EXTÉRIEURE

LE DIFFÉREND FRANCO-ALLEMAND

Berlin, 31 décembre. — La presse allemande continue à commenter les paroles de l'empereur allemand. Elle manifeste toujours la même intransigeance en ce qui concerne la question marocaine.

La *Taeglische Rundschau*, qui redoute que l'opinion française ne se soit trop emballée sur la prétendue déclaration pacifique de Guillaume II, nous fait savoir sans phrases ce qui nous attend à Algésiras.

La presse française paraît disposée à comprendre de travers et à abuser volontairement de l'affirmation solennelle de l'empereur.

Elle se croit autorisée à jouer avec l'empereur contre la diplomatie allemande pour lui ravir ses derniers atouts, pour la désarmer, pour la renvoyer à la maison les mains vides. Tel n'était pas le but des paroles impériales.

Elles étaient dirigées contre le manque de tact diplomatique commis dans un document diplomatique officiel ; elles étaient dirigées aussi contre la légende répandue par les ennemis de l'Allemagne et suivant laquelle la question marocaine servirait de prétexte à un conflit avec la France.

Mais ce que les Français ne doivent pas oublier, c'est que l'empereur Guillaume II est allé à Tanger pour proclamer l'indépendance du sultan et les droits internationaux au Maroc.

L'Allemagne ne reculera pas d'un pas, après avoir affirmé aussi solennellement devant l'Europe ce point de vue.

Que les Français prennent garde : il n'y a que le premier pas qui coûte, comme ils disent ; mais il pourrait coûter cher.

Le *Courrier de la Bourse* n'imite point cette note agressive. Il est doucereux et perfide et nous donne des conseils :

Une agence nous apporte la nouvelle que l'amirauté française prend certaines précautions à Bizerte, pour le cas où les suites de la Conférence ne seraient pas excellentes.

Nous croyons qu'un pareil pessimisme est difficilement sincère et en tout cas exagéré.

Le ministre, président du Conseil, M. Rouvier, a fait à la Chambre de telles déclarations que l'on ne peut plus mettre en doute la loyauté de la France.

Celle-ci respectera pleinement les accords passés avec l'Allemagne au sujet de la Conférence marocaine et n'apportera dans celle-ci aucune exigence qui dépasse les privilèges accordés pour les territoires frontières situés entre l'Algérie et le Maroc.

Ces déclarations de M. Rouvier ont trouvé un commentaire approprié dans l'organe qui lui tient de près, le *Temps* ; par conséquent, on peut attendre avec tranquillité le succès de la Conférence marocaine.

L'ATTITUDE DE L'ANGLETERRE

CE QUE PENSE EDOUARD VII

Paris, 31 décembre. — Un journal du matin publie les lignes suivantes :

A l'heure où tous les espoirs se tournent vers la paix et où tous les regards se fixent sur les souverains qui en sont les détenteurs, il est profondément intéressant de connaître la pensée d'un des plus puissants monarques du vieux monde : du roi Edouard VII.

Cette pensée s'est révélée au cours d'un récent entretien que le souverain a eu, au palais de Buckingham, avec un de nos hommes d'Etat, de passage à Londres, et elle est des plus importantes à faire connaître, tant au point de vue de la paix générale du monde que de l'attitude particulière du gouvernement anglais.

Après avoir indiqué que les apparences de langage et d'attitude étaient souvent fallacieuses, le roi Edouard a déclaré à son interlocuteur :

— *J'ai de raisons de croire que, quelles qu'aient pu être les impressions sur le continent, aucune nation n'a réellement songé à troubler la paix de l'Europe, et je suis certain qu'aucune ne songe à la rompre à cette heure.*

Parlant du nouveau cabinet libéral qui vient d'arriver au pouvoir, le roi a dit :

— *Le ministère et son chef, sir Henry Campbell Bannerman, sont animés des intentions les plus sincèrement pacifiques.*

» *En ce qui concerne les relations de la France et de l'Angleterre, rien ne saurait être changé : tous les membres du gouvernement sont des amis résolus de la France, et le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, sir Edward Grey, est tout particulièrement un partisan loyal et convaincu de l'entente cordiale.* »

Enfin, faisant allusion aux rapports de l'Angleterre avec une grande puissance orientale, la Russie — rapports dont tout le monde a pu constater depuis un certain temps la sensible amélioration — le roi ajouta :

— *Déjà, sous le précédent cabinet, l'Angleterre a cherché à se rapprocher de l'empire russe : l'intention du cabinet actuel est de continuer et d'accroître autant que possible ce rapprochement, de manière à dissiper complètement toute cause de malentendu et tout conflit d'intérêt entre les deux pays.*

Tels sont les sentiments, telles sont les intentions du roi Edouard VII et de son ministère.

Il convient de n'en affaiblir aujourd'hui la portée par aucun commentaire : il est toutefois impossible de ne pas observer que le langage tenu, la semaine passée, par le roi d'Angleterre, offre sur les propos récemment attribués à l'empereur Guillaume II cet avantage incontestable qu'il est en parfaite harmonie avec la conduite du gouvernement anglais.

Les paroles des souverains méritent surtout qu'on s'y attache, quand elles ne varient point, selon qu'elles sont prononcées dans des parties de chasse ou au pied des statues qu'on inaugure...

On commente beaucoup dans les milieux politiques et parlementaires les déclarations du Roi Edouard VII. On les commente d'autant plus que la forme sous laquelle ses « paroles royales » ont été présentées laisse clairement entendre que c'est M. Doumer qui les a recueillies à son passage récent à Londres et que c'est M. Doumer qui les a communiquées à la presse.

Les commentaires portent à la fois sur l'importance et le retentissement que la déclaration du Roi d'Angleterre peut avoir à l'extérieur et sur les conséquences qui en peuvent résulter dans la prochaine élection présidentielle. On est en tous cas frappé de ce qu'Edouard VII ait choisi M. Doumer pour prononcer des paroles qui semblent être la contre-partie de celles que l'on prêtait hier à Guillaume II.

On remarque d'ailleurs que la publication faite par le journal du matin semble comme une réponse à la publication des déclarations de Guillaume II faite par le *Temps*.

L'OPINION DE LA PRESSE ANGLAISE

Le cas d'une agression de l'Allemagne contre la France. — L'éloge de notre armée. L'inquiétude de l'Allemagne

Londres, 31 décembre. — L'écrivain anglais Frédérick Harrison, l'un des membres les plus en vue du parti de la paix, publie dans le numéro de janvier de la *Positivist Review*, un intéressant article dans lequel, parlant du devoir de l'Angleterre dans le cas d'une agression allemande contre la France, il s'exprime ainsi :

En refusant d'entrer en Comité d'amitié anglo-allemande, j'ai déclaré que, tout animés que nous soyons d'un zèle sincère en faveur de la paix et de l'amitié Internationale, je craignais qu'une organisation de cette nature ne tendît plutôt à provoquer qu'à empêcher la guerre.

Le *Livre Jaune* français, ainsi que les discours des premiers ministres des deux pays, prouvent que le gouvernement allemand menaça volontairement et délibérément la France et, même encore à cette heure, cherche à l'humilier, à l'embarrasser et à l'attaquer, s'il peut le faire, sans courir de trop grands risques. Le peuple allemand, très cultivé, paisible et industrieux, est dans l'impossibilité absolue d'influencer son autocratie, et des compliments pleins d'effusion entre les Allemands et nous sont totalement oiseux.

La seule chose qui puisse avoir quelque poids auprès du militarisme allemand, c'est la connaissance de ce fait que toute agression délibérée contre la France verrait se dresser contre elle toute la force de l'Angleterre — et je l'espère, d'autres puissances unies en vue de faire plier la seule puissante autocratie qui subsiste en Europe.

Les voisins d'Outre-Manche qui prisent notre armée à sa juste valeur portent sur elle un jugement très flatteur que nous cueillons dans le *Morning Post*.

Notre confrère londonnien, après avoir fait remarquer que sir Charles Dilke, qui vit l'ancienne et la nouvelle armée française, déclara qu'elle ne fut jamais meilleure qu'à présent, ajoute :

Nous sommes de la même opinion que sir Charles Dilke. La France, après trente ans de service obligatoire, a une réserve abondante d'hommes bien entraînés ; l'organisation en divisions et en corps d'armée est excellente et complète en ce qui concerne toutes les troupes qui pourraient être requises dès le début, ainsi que les hommes qui seraient nécessaires pour compléter l'effectif de campagne. L'entraînement est solide ; les hommes reçoivent une instruction théorique d'après d'excellents livres et sont bons à la marche, à la manœuvre et pour le tir. Ce sont les meilleurs soldats de campagne en Europe.

Les officiers des régiments ont été depuis de longues années bien instruits, théoriquement et pratiquement. Nous pensons qu'on peut en dire autant des sous-officiers.

Une autre revue, le *Spectator*, écrit ce qui suit sur notre situation et nos sentiments :

La nervosité et la crainte qui se sont manifestées cet été dans l'opinion française ont entièrement disparu. Une revue de la situation militaire montre que l'armée française n'a jamais été aussi formidable, et le peuple français arrive à le reconnaître.

Cet été, les Français étaient hantés de l'idée qu'ils n'étaient pas prêts ; ils savent à présent que leurs préparations sont aussi complètes que celles de l'Allemagne.

Le *Spectator* explique ensuite quelle serait l'attitude de l'Angleterre en cas de conflit entre la France et l'Allemagne :

Si la France se trouvait complètement isolée, nous craindrions que la tentation d'agir aussitôt n'entraînât le gouvernement allemand, qui, en dépit de sa force apparente, est un gouvernement nerveux ; mais la France ne sera pas isolée ; tant qu'elle ne désirera ni ne provoquera la guerre, tant qu'elle fera son possible pour préserver la paix, et si elle est obligée d'accepter la guerre, l'Allemagne sait que la Grande-Bretagne se tiendra aux côtés de la France.

La revue anglaise est d'avis que l'Allemagne est très inquiète depuis qu'elle a vu la France se remettre au premier rang des puissances européennes.

L'alliance russe seule avait arrêté ses désirs belliqueux.

— x —

LA CONFÉRENCE D'ALGÉSIRAS

Madrid, 31 décembre. — La *Correspondencia* confirme que le ministre d'Etat a déclaré hier que la date du 16 janvier pour la réunion de la Conférence d'Algésiras n'était pas fixée définitivement.

— x —

M. ROUVIER A L'ELYSÉE

Paris, 31 décembre. — Une information ayant un caractère officieux circule aujourd'hui. M. le Président de la République a reçu, ce matin, M. Rouvier, Président du Conseil, avec qui il s'est entretenu pendant une demi-heure environ. Que signifie cette entrevue ? Quelles combinaisons politiques l'a provoquée ? Elle semble avoir eu une certaine importance, à en juger par sa longueur et répondre à des nécessités pressantes, vu l'heure à laquelle elle s'est produite.

LES ÉVÉNEMENTS DE RUSSIE

Les troubles de Moscou

Les insurgés assaillis dans leurs retranchements

Saint-Pétersbourg, 31 décembre. — Les journaux publient des informations téléphoniques de Moscou constatant simultanément la pacification du centre de la ville.

Toutes les forces révolutionnaires étaient concentrées hier dans le faubourg Presnenskaia dont les rues étaient barricadées. Dix mille ouvriers et insurgés étaient réunis dans la manufacture Prokhorof. La canonnade a continué dans ce quartier depuis cette nuit, quatre heures jusqu'à dix heures du matin ; elle était dirigée contre les barricades de la manufacture Prokhorof.

Celle-ci est actuellement cernée par un cercle d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie.

Plusieurs maisons ont été incendiées ; une partie des insurgés ont péri dans les flammes, d'autres ont été faits prisonniers.

Une énorme maison de cinq étages de Kournorow a été aujourd'hui canonnée dans la banlieue de Moscou.

Les propriétaires des maisons ont tenté d'expulser une bande d'insurgés réfugiée dans un cabaret, d'où elle tirait. Les habitants de la localité cernèrent le cabaret de tous les côtés et l'incendièrent.

Pendant que la lutte avait lieu dans certains quartiers, les vagabonds pillaient les magasins et dévalisaient les appartements d'autres quartiers ; beaucoup d'habitants se sont enfuis dans les environs, surtout des étrangers.

Le régiment de Semenowsky, en descendant de wagon, a disperse, par une attaque à la baïonnette, les insurgés qui entouraient la gare.

Moscou, 31 décembre. — La tournure des événements permet de prévoir la fin de l'insurrection pour cette nuit.

Le nombre des insurgés tués dans les derniers engagements a été de 200 ; 7 soldats du régiment Semeonovsi ont aussi été tués.

La circulation du chemin de fer de Moscou à Kasan a été rétablie après un combat dans lequel ont péri beaucoup d'insurgés.

Les troubles de Tver

Les détériorations du chemin de fer, du télégraphe et du téléphone près de Tver sont si considérables que le rétablissement des communications exigera plusieurs jours.

La manufacture de Morozow, qui occupe 15.000 ouvriers, et d'autres usines, font grève.

Les grévistes remplissent les rues de Tver, provoquant la panique. Quoi qu'ils soient encore paisibles, les autorités supplient le gouvernement de Saint-Pétersbourg d'envoyer des renforts.

ACTUALITÉ

L'AN NOUVEAU

Les formules du jour. — Les origines. — Le nouvel an, il y a des siècles. — Au gui ! l'an neuf ! — Usages régionaux. — Comment le jour de l'an se passe dans nos villages et dans nos villes. — Le petit verre, la café et la bourse. — Les superstitions du jour de l'an

Tout ce jour et quelques-uns des jours suivants, entre personnes qui se rencontrent ou se visitent, des mots nouveaux remplacent les usuelles formules de salutation et les termes de bienvenue. On s'aborde avec, sur les lèvres, des paroles moins hâtives, par conséquent plus cérémonieuses et plus fraternelles et qui n'ont pas perdu, à l'usage, leur signification juste et réfléchie. On ne s'en tient plus dans le salut à une ou deux interjections banales ; on voit plus loin que la journée, plus loin que le mois, plus loin même que l'an. On envisage à la fois la satisfaction morale et physique de celui à qui on s'adresse. On dit : « Bonne et heureuse année et parfaite santé ! » Certains même qui ont gardé la tradition fidèle des enseignements chrétiens ajoutent : « et une sainte énernité ! ». Celui à qui s'adressent de pareils vœux ne manque jamais de répondre : « Et à vous pareillement ! ». C'est à la fois populaire, simple, poli et cordial. Cela n'en vaut que mieux peut-être, quand la sincérité est seule à s'exprimer.

— x —

Les origines de ces coutumes sont fort anciennes. Elles remontent à la plus haute antiquité. Bien avant la division chronologique du calendrier grégorien et la fixation de l'époque sous Charles IX, on fêtait le nouvel an. Chez la plupart des peuples d'autrefois, il correspondait d'ordinaire au retour d'une saison, le printemps, où les jours sont plus longs, la lumière plus durable et plus douce.

Nulle part cependant, aussi avant qu'on cherche dans les âges, on ne trouve l'année nouvelle célébrée avec autant de faste et d'importance que chez nos arrière-ancêtres, les Gaulois. Ils observaient ce jour avec dévotion. Leur religion naturiste, qui était plus complexe et plus subtile qu'on ne se plaît à croire généralement et dont les mystères s'accomplissaient parmi les bois et devant les sources, leur religion en avait fait une cérémonie de première classe.

En longue robe blanche, les druides vénérables accompagnés des femmes vouées au culte, se rendaient dans les bois profonds qui couvraient alors la presque totalité du pays qui devint depuis la France. Ils coupaient d'une serpe d'or le gui nombreux aux baies vitreuses qui poussait sur les chênes. Sous les arbres, groupés rituellement, des assistants recueillaient la plante sur un drap fin étendu. Aux acclamations fréquemment répétées de : « Au gui ! au gui ! l'an neuf ! », la cueillette était distribuée, à la façon de notre buis bénit, le dimanche des Rameaux. On prenait sur les grandes tables de pierre un repas en commun, puis chacun emportait, chez soi, une branche du gui sacré qui avait, pensait-on, la vertu de préserver de diverses maladies et, selon la croyance primitive, de rendre les divinités propices.

— x —

Tout cela évidemment n'est plus qu'un souvenir païen conservé dans les histoires. Il n'empêche que, de ce fait, la commémoration du jour de l'an et ses pratiques constituent une fête éminemment française. Est-ce une survivance lointaine des habitudes gauloises ? Nous accordons au nouvel an, en France, plus d'importance que n'importe quel autre peuple. Tandis qu'en Angleterre, par exemple, cette date est comme effacée et, pour ainsi dire, confisquée au profit du *Christmas*, le Noël auquel on accorde un éclat exceptionnel, tout gravité plutôt chez nous, — visites et cadeaux, — autour du renouvellement de l'année. Il ne s'ensuit pas du reste qu'on néglige la Nativité. Le Français aime autant deux jours fériés qu'un seul et le fabuliste fut bien mal avisé, quand il fit dire à son savetier : « On nous ruine en fêtes ! ». Il n'y a personne pour s'en plaindre, surtout dans le Nord.

— x —

La manière dont se passe le jour de l'an dans nos campagnes offre aux curieux d'études de mœurs des observations très suggestives. Il est de mode, chez les paysans de l'arrondissement de Lille et aux environs de Roubaix et de Tourcoing principalement, de s'en aller, bien avant l'aube, surprendre au saut du lit, parents, voisins et amis. C'est à qui le premier ouvrira la porte pour dire, dès le seuil, les bonnes paroles de souhaits. Il n'est pas quatre heures du matin qu'on entend, à travers tout le village, un bruit de pas pressés, de volets qui s'ouvrent, de gens qui se saluent. Et puis, on s'embrasse, on s'embrasse sans façon, rondement, sur les deux joues, jeunes et vieux, à pleine bouche. On s'embrasse beaucoup le jour de l'an. Il n'y a pas de réserve qui tienne. Bon gré, mal gré, le frottement moustachu dure jusqu'au soir.

Cela fait, dans les maisons où l'on se rend, il est de politesse d'accepter le « petit verre » — genièvre ou eau-de-vie — qu'on présente aux hommes, la « tasse » — de café — qu'on offre aux femmes.

L'un n'a d'ailleurs pas les mêmes effets ni les mêmes inconvénients que l'autre. Il arrive que, midi sonnant, de braves pères de famille flagellent plus qu'il ne sied. On n'y voit pas malice, à l'ordinaire, car quiconque est un peu saoûl prouve d'une façon péremptoire qu'il a beaucoup d'amis !

Dans ces tournées, le père et la mère emmènent leur famille, des aînés aux mioches. Les enfants du peuple portent, pour la circonstance, suspendu au cou un petit sachet — laine ou toile — confectionné la veille. Une chiquenaude habilement donnée, de temps à autre, y fait tinter des gros sous et indiquent, sans déguisement, aux plus pingres la conduite à tenir. Aussi bien nul ne se fait prier et la collecte est bonne.

Dans les villes où, forcément, les relations courtoises sont plus espacées et moins familières qu'à la campagne, le jour du nouvel an ne présente pas, entre gens d'un quartier, cet air familial et intense.

Il est admis en plusieurs endroits que les visites et réceptions aient lieu la veille, ce qui, somme toute est plus logique, puisque les vœux portant sur une année, il convient qu'ils soient énoncés avant que cette année ait pris cours. En outre, afin d'éviter des heures lourdes et fastidieuses à ceux qui reçoivent et aux visiteurs des stations prolongées qui restreindraient le temps dont ils disposent, il est fort civil et rapide de satisfaire aux exigences de l'habitude, en déposant une carte cornée. Elle atteste tout ensemble la démarche faite, la déférence ou la sympathie.

— x —

Mais sait-on que des superstitions invétérées se rattachent au salut du jour de l'an. Très répandue, celle qui augure défavorablement de ce que les premiers souhaits viennent de la part d'une femme. Pourquoi ? N'en demandez pas tant ! Il me serait bien difficile de vous renseigner ! Il est probable, au surplus, que ne le savent pas davantage ceux-là qui redoutent le présage. Il y faut voir le même sentiment naïf qui pousse les gens à préjugés à estimer signe de malheur un vol de corbeaux à